



Articles

- FdM 335
- FdM 334
- FdM 333
- FdM 332
- FdM 331
- FdM 330
- FdM 329
- FdM 328
- FdM 327
- FdM 326
- FdM 325
- FdM 324
- FdM 323
- FdM 322
- FdM 321
- FdM 320
- FdM 319
- FdM 318
- FdM 317
- FdM 316
- FdM 315
- FdM 314
- FdM 313
- FdM 312
- FdM 311
- FdM 310
- FdM 309

La revue

Services

Archives

Brèves

Aide

Contact




Vous êtes dans la section : Accueil > Articles > FdM 335



La musique rend les gens plus accessibles à l'humanité

Artiste américain, Zachary Richard est un des représentants les plus célèbres de la musique cajun jouée par les francophones de Louisiane. Toutefois, ses mélodies, qui font aussi appel au blues et au rock, sont remarquablement éclectiques. Deux fois disque d'or au Québec, Zachary Richard vient de sortir *Cap enragé*, un album américain chanté en français.

Septembre-octobre 2004 - N° 335

[0]  [Donnez votre avis sur cet article !](#)

Le français dans le monde est la revue de la fédération internationale des professeurs de français. Tous les deux mois, elle vous propose une centaine de pages d'articles, de conseils et de fiches pédagogiques sur le thème de l'enseignement du français langue étrangère. Pour recevoir *Le français dans le monde* chez vous, il suffit de [s'abonner](#). Les étudiants, les personnels des alliances françaises et les membres des associations de professeurs de français bénéficient de tarifs réduits. Nous vous proposons sur ce site chaque mois une sélection d'articles de la revue.

Vous venez de chanter devant un millier de professeurs de français, venant des quatre coins du monde, de la Chine au Chili, de la Russie au Cameroun, de l'Irlande à la Pologne. Quelle impression cela vous fait-il ?

C'était un très bonne soirée, et ce n'est pas étonnant, avec face à moi un public aussi engagé dans la langue française. Je suis un des dinosaures de la culture acadienne, je veux dire un des acadiens qui perdurent et qui travaillent fort pour que cette langue et cette culture se maintiennent. Il y a eu une sorte de complicité qui a donné à la soirée une dimension supplémentaire. Chanter devant un pareil public, c'est évidemment un rêve... Quand j'ai commencé à faire de la musique un vieux violoneux cajun, qui s'appelait Lionel Leleux, m'a dit : « on fait la musique pour la tête des gens, pour leur cœur et pour leurs pattes ». J'ai réussi aujourd'hui à faire danser les gens, on en rêve toujours et ce soir ça a formidablement marché. C'est un peu ça la magie de la musique et, là, ça a été une joie parce que je n'ai pas souvent l'occasion de m'adresser à un public francophone aux États Unis.

Vous lui avez pourtant tenu parfois un discours pessimiste sur la situation du français en Amérique.

Il faut être réaliste. Bon, il y a toujours de l'espoir, il y a toujours la possibilité d'un renversement de situation. Mais les démographes estiment qu'une fois que l'on est

descendu au dessous de 20 % d'une génération qui conserve une langue, l'avenir de cette langue est menacé. Pour nous, le taux d'assimilation est de 100 %, et depuis longtemps. Nous sommes une poignée à parler français, et nous sommes bien obligés de nous poser la question de savoir ce qu'il adviendra demain, même s'il y a encore une forte sensibilité pour la langue et la culture françaises. Mais la sensibilité, ce n'est pas la même chose que l'engagement. En Louisiane, depuis le premier congrès mondial de 1994 (le troisième va avoir lieu en Nouvelle Écosse), on a commencé à remonter la pente. Dans les écoles, les classes d'immersion ont commencé à s'implanter, mais nous ne sommes jamais à l'abri d'un changement dans la politique locale. Il est très difficile de faire comprendre à mes concitoyens américains la valeur de la langue française dans un contexte bilingue. Et nous souffrons en Louisiane, de façon générale, d'un manque de niveau d'éducation...

Vous venez du sud-ouest de la Louisiane, vous évoquez dans l'une de vos chansons la rive nord du Saint Laurent, vous êtes un « grand dérangement¹ » à vous tout seul...

Bon, je suis un francophone nord-américain. En fait il n'y a pas vraiment de nom pour définir ce que je suis. Français d'Amérique, ça ne veut rien dire, mais c'est pourtant le meilleur terme que je peux trouver... C'est une grande mélancolie. Des professeurs de l'université Laval, à Québec, m'ont fait comprendre qu'il y avait effectivement une identité nord-américaine francophone, et je suis peut-être l'un des exemplaires les plus représentatifs de cette espèce. J'habite en Louisiane, à Montréal ou à Paris, j'ai un pied-à-terre un peu partout, mais je suis éperdument acadien, dans l'âme. Je veux dire que le Nouveau-Brunswick est aussi mon pays, que je ressens une énorme solidarité avec les franco-manitobiens, les franco-colombiens, les franco-yukonais, qui sont comme la communauté acadienne de Louisiane accrochés à la falaise par le bout des ongles, en essayant de concevoir pour leurs enfants un avenir dans la langue de leurs parents.

En même temps, musicalement, vous êtes résolument moderne et éclectique : boogie woogie, ragtime, rock and roll... Vous faites le pont entre des styles différents.

Je n'ai pas de problème de ce côté-là. Je ne suis pas un musicien traditionnel cajun, je suis un auteur-compositeur et je me nourris de plein de choses, de toutes les traditions. J'ai toujours été le mouton noir de la musique traditionnelle en Louisiane. Ce soir j'ai joué un peu de l'accordéon dit « cajun »...

Oui, mais vous avez fait danser le rock à la salle avec cet accordéon diatonique...

Ce que j'aime, du point de vue musicologique, c'est le métissage. Mais ce qui m'intéresse avant tout, dans la chanson, c'est le texte et la mélodie. La sauce qui est autour, le style, la sonorité, doit être au service de la mélodie et du texte. Donc j'utilise toutes les traditions, louisianaise, acadienne, le rock, le jazz de la Nouvelle Orléans, etc., pour embellir la chanson. Je pourrais faire mes chansons avec des rythmes brésiliens ou avec du reggae, en fait j'ai essayé mais cela ne me convient pas, ça ne me correspond pas. Pour moi, l'important c'est l'expression à la fois lyrique et mélodique.

Depuis la guerre d'Irak et les tensions entre la France et les USA, est-il difficile d'être un francophone nord-américain ?

Ça a été pénible en mars 2003, mais profondément cela n'a rien changé. En fait les Français et les Anglais se battent depuis longtemps, depuis Jeanne d'Arc. En Louisiane, depuis l'arrivée des Américains en 1804, il y a eu une lutte sociale, économique et politique féroce entre les Américains et les créoles francophones, une lutte qui s'est mal terminée pour les Français avec la guerre de Sécession. Quand la guerre d'Irak a éclaté, chez nous, à Lafayette, le mot *rue* qui est inscrit sur les plaques à côté de *street* a été parfois effacé, recouvert de peinture jaune, qui est chez nous la couleur des poltrons. Mon village est jumelé avec la commune de Saint Aubin en France, et quelqu'un a proposé au conseil municipal que l'on supprime ce jumelage. Ce sont des cajuns francophones qui ont eu l'idée de cette motion ridicule. Ce qui est en cause, c'est l'ignorance des populations et leur facilité à se laisser

manipuler par les média. C'est un problème d'éducation. Mon pays, les États Unis, est un pays magnifique, avec un esprit de liberté hors pair, mais nous sommes aussi victimes d'une tendance nationaliste primaire qui vient d'un manque d'éducation. Pour ma part, je suis profondément anti-républicain, parce que les leaders de ce parti ne pensent qu'au profit et ont oublié le peuple américain. Il y a aujourd'hui aux États-Unis un fossé de plus en plus grand entre les gens qui pensent comme moi et qui sont nombreux (n'oublions pas qu'Al Gore avait la majorité des voix) et ceux qui utilisent le pouvoir et manipulent les gens pour leurs seuls intérêts financiers.

Michael Moore a fait un film pour dénoncer ces pratiques. Qu'est-ce qu'on peut faire avec une chanson ?

La chanson parle de soi. Nous avons ça, la musique, la chanson, pour nous exprimer, dans la tradition de Bob Dylan et de Woody Guthrie, pour exprimer notre révolte, parce que la musique rend les gens plus accessibles à l'humanité, tout simplement.

Woody Guthrie disait que sa guitare était une machine à tuer les fascistes...

Oui, et c'est beau, c'est une belle image. Je vis dans cette tradition-là. Je suis fier de penser que certaines de mes chansons qui ont un contenu social peuvent influencer les gens de façon positive. Je suis fier de penser qu'elles peuvent servir à défendre la cause de l'environnement ou de la langue française. Il ne s'agit pas d'écrire pour faire de la propagande, mais seulement d'être moi, quand je suis inspiré. Et je suis vraiment convaincu que la chanson populaire a un énorme potentiel pour intervenir dans la société.

Propos recueillis par Louis-Jean Calvet le 19 juillet 2004 après la soirée d'ouverture du XI^e congrès de la FIPF à Atlanta.

Notes

1. Grand dérangement : expression faisant référence à la fuite des acadiens vers la Louisiane.

En concert à Atlanta...

Le lundi 19 juillet, jour de l'inauguration du congrès d'Atlanta, les organisateurs proposaient aux congressistes de découvrir Zachary Richard.

L'artiste commence dans un style attendu, genre folksinger, guitares, basse et batterie, chantant sa région d'origine, la Louisiane, et sa région d'adoption, le Québec. Le public apprécie poliment, sans plus, trouvant sans doute que cela fait un peu folklorique.

Il se met ensuite au clavier, seul d'abord puis accompagné de ses musiciens et le ton (comme le temps) changent : boogie woogie, ragtime, rock and roll... La salle qui jusque là croyait assister à un concert de musique traditionnelle, commence à bouger. On assiste alors à une sorte de leçon de choses, une véritable démonstration de métissage musical, mêlant le son acoustique et l'électricité, les rythmes cajuns venus de l'ouest de la France mais ayant rencontré l'accordéon des migrants allemands et le violon des Irlandais à ceux des Noirs. Pour couronner le tout, il accomplit le miracle de jouer un rock and roll à l'accordéon diatonique et de faire danser plus de mille personnes qui lui font un triomphe.

Au début du spectacle, peu de congressistes connaissaient son nom. À la fin, ils feront la queue pour acheter ses disques...

L.-J. C.

Zachary Richard

Zachary Richard, né à La Fayette, en Louisiane, en 1950, a commencé dans les années 1970 sa carrière avec son groupe « le Bayou des Mystères » et un disque au titre révélateur, *Réveille*. Apparaissant comme le chantre des racines acadiennes il obtient un succès immédiat, en Louisiane comme au Québec et en France où il

impose un air traditionnel cajun, *Travailler c'est trop dur*, qui sera repris, avec succès, par Julien Clerc puis par l'ivoirien Alpha Blondy, mais cette fois sur un rythme de reggae. Louisiane-France-Afrique : la chanson aura ainsi, symboliquement, fait à l'envers le trajet du commerce triangulaire qui amena les esclaves noirs aux Antilles et en Amérique...

Il enregistre ensuite quelques disques en anglais, puis revient vers le français et le traditionnel zydeco, genre musical mêlant différentes influences, du blues à la musique cajun, et dont le nom vient de la déformation d'un titre de chanson, *Les haricots ne sont pas salés*. Il se produit dans de nombreux festivals, en particulier dans les éditions successives du Congrès Mondial des Acadiens, où il apparaît comme militant de la langue française et de la cause acadienne. Mais son œuvre va bien au delà de ce militantisme et son inspiration, ancrée certes dans ses racines, est d'une grande diversité thématique et musicale.

L.-J. C.

[Accueil](#) - [La revue](#) - [Services](#) - [Articles en ligne](#)

[Brèves](#) - [Archives](#) - [Contact](#)

© Le français dans le monde 2002
Tous droits réservés